

LES FIGURES DE L'ALTÉRITÉ DANS *MÉMOIRES D'HADRIEN*

par Alain TROUVÉ¹ (Université de Reims)

De Platon² à Paul Ricœur³, la dialectique du Même et de l'Autre n'a cessé de nourrir la réflexion philosophique. La diversité des approches impose d'envisager des figures de l'altérité⁴. L'Autre renvoie notamment au monde sensible en tant qu'il se distinguerait de la pensée, autrement dit à la question métaphysique du rapport entre l'âme et le corps, entre la pensée et le sensible. Il est aussi le corollaire de l'identité, laquelle peut se concevoir de deux façons : comme identité *de caractère* (ensemble des traits définitoires d'une personne) ou comme identité *de personne*⁵, chaque sujet, distinct des autres, étant pris dans sa propre histoire. Chaque être humain, évoluant avec le temps, devient ainsi Autre, chaque sujet pensant est amené à penser l'Autre comme conscience hors de soi, comme alter ego, pour reprendre la terminologie des phénoménologues.

Récit d'une vie – comment on devient empereur et en incarne la fonction –, réflexion jusqu'au seuil de la mort, *Mémoires*

¹ Précisons que l'auteur de : *Leçon littéraire sur Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar* (Paris, Presses universitaires de France, 1996) est un homonyme. Nous ne saurions sans déroger à la plus élémentaire honnêteté nous prévaloir de cet ouvrage dont nous estimons pourtant la qualité... La question de l'altérité peut aussi affecter la critique.

² *Le Théétète, Le Parménide*, entre autres.

³ Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1990.

⁴ Jean BAUDRILLARD et Marc GUILLAUME, *Figures de l'Altérité*, Paris, Descartes, 1994.

⁵ Paul RICŒUR, *ibid.*

d'Hadrien joue de multiples façons avec cette figure⁶. À travers la maladie annonciatrice de la mort, le sujet se trouve confronté à la question métaphysique des rapports entre l'âme et le corps, cet autre problématique de l'âme dont il n'est peut-être que le revers, indissociable. Le titre de la deuxième partie qui ouvre le récit rétrospectif décline encore en creux le motif de l'autre : « *Varius multiplex multiformis* ». La variation de caractère a partie liée avec la variation des rôles successivement ou simultanément joués : l'enfant, le consul devenu fils adoptif de Trajan, l'empereur, l'amateur de lettres et de science, l'amant, le philosophe, le mémorialiste... Chacun de ces rôles se démultiplie en modalités plus ou moins circonstancielles : l'homme d'État imposant une sage régulation dans la conduite de l'Empire et l'homme de pouvoir éliminant ses ennemis, le mari aux multiples maîtresses et l'amant d'Antinoüs ou de quelques autres. Il n'est d'expérience nouvelle, expérience de la vie ou d'autrui, qu'Hadrien ne semble avoir voulu découvrir. Cet homme unique serait-il à lui seul la quintessence de tous les autres ?

La question de l'Autre est encore présente sur un plan différent : elle surgit en effet dès la page de couverture, qui donne à lire un nom de personne distinct de celui du mémorialiste supposé. Ce nom d'auteur diffère lui-même de celui du sujet biographique dont il constitue l'anagramme, Crayencour devenant Yourcenar. En ce sens, le livre appartient à la catégorie de la littérature par laquelle le sujet existentiel se fait écrivain et à celle, un peu plus restreinte, du roman par laquelle le sujet écrivain se rêve « dans la peau d'un autre ». Mais cette appartenance générique est à demi effacée : le non emploi du sous-titre « roman » focalise l'attention sur le genre des Mémoires, comme si le sujet écrivain se fondait dans l'identité du sujet parlant. Une telle fusion ou confusion est-elle tenable ?

⁶ Cette étude vient en complément de l'article de Rémy POIGNAULT, « L'Autre dans *Mémoires d'Hadrien* », publié dans *Les Miroirs de l'altérité dans l'œuvre de Yourcenar*, Clermont-Ferrand, SIEY, 2014, p. 89-121.

On envisagera trois grandes modalités de l'altérité : l'incertaine altérité de l'âme et du corps, l'altérité sociale, dans ses implications de caractère et de personne, l'altérité littéraire, enfin, qui, à travers une énonciation fictive, pose la question de l'autre sujet écrivain.

La pensée et ses « Autres », du corps à l'univers, entre unité et dualisme

La maladie fournit des éléments nouveaux qui viennent relancer la question métaphysique portant sur la place du sujet pensant dans l'univers. Entre le dualisme platonicien et l'unité matérialiste d'un Lucrèce, Hadrien ne paraît pas trancher, mais il reste curieux de s'aventurer au-delà des limites de la pensée ordinaire, qu'il s'agisse de regarder vers le magma du monde onirique ou de s'ouvrir à travers certains cultes à l'expérience initiatique. L'enjeu de cette observation et de cette recherche est déjà une certaine forme de connaissance à relier au problème de l'unité du sujet humain, partagé entre immanence et transcendance.

L'âme et le corps

L'autonomie de l'âme vis-à-vis du corps est mise en question. La dimension métaphysique du problème – l'âme pourrait-elle survivre au dépérissement du corps ? – ponctue de façon récurrente le texte des *Mémoires*. L'épreuve de la maladie et du dépérissement des fonctions vitales donne plus d'acuité à la question : quel lien pour Hadrien entre les deux dimensions de sa « nature [...] composite, formée en partie égales d'instinct et de culture » (p. 304-305) ?

L'ambiguïté est posée dès l'épigraphe, fragment qu'on suppose de la main d'Hadrien : « *Animula vagula, blandula, / Hospes comesque corporis* ». Dès 1930, Yourcenar a écrit à partir du premier vers un sonnet « *Hospes comesque* », qu'elle reprendra dans son recueil *Les Charités d'Alcippe* (1956). Le dernier paragraphe, au chapitre 30, donne un équivalent complet de l'épigraphe : « Petite âme, âme tendre et flottante, compagne de mon corps, qui fut ton hôte, tu vas descendre dans ces lieux pâles, durs et nus, où tu devras renoncer aux jeux d'autrefois » (p. 515). L'image de la « petite

âme », « compagne » et « hôte » du corps, implique deux entités distinctes ; mais la fin de la phrase pose un doute sur ce qu'il resterait de l'âme privée des expériences sensibles vécues par le corps. Ce doute rapproche la pensée de la position matérialiste dont Hadrien refusera seulement le systématisme dans une de ses dernières méditations⁷. L'expérience de la maladie va par ailleurs ébranler l'illusion d'intimité entre l'esprit et le corps au profit d'une inquiétante proximité. La révélation des premières pages est liée à l'énigme de l'autonomie du corps : « Ce matin, l'idée m'est venue pour la première fois que mon corps, ce fidèle compagnon, cet ami plus sûr, mieux connu de moi que mon âme, n'est qu'un monstre sournois qui finira par dévorer son maître » (p. 287).

La souveraineté du corps n'est pas toujours une menace. Par les sens, le sujet Hadrien en savoure toutes les ressources. Il s'identifie à la nature, dans l'activité de la chasse : « je me sens guépard aussi bien qu'empereur » (p. 289). De même, l'entente parfaite du cavalier et de son cheval Borysthènes (p. 290) transcende le clivage entre l'homme et la bête. À la vue et au toucher s'ajoute le sens gustatif : « Manger un fruit, c'est faire entrer en soi un bel objet vivant, étranger, nourri et favorisé comme nous par la terre » (p. 291). La rêverie sur le corps débouche sur une sorte d'union mystique avec la nature. Toujours à propos de la consommation du fruit, Hadrien évoque « un sacrifice » (p. 291). Cette osmose permet au narrateur de revivre certaines expériences physiques, alors même que cette activité ne lui est plus permise par son corps : « je participe encore au délice du nageur caressé par l'eau » (p. 290). À la maladie, qui transforme le corps dans le sens d'une altération, le sujet écrivain continue à opposer une ressaisie par la pensée. Ainsi encore la dernière partie qui note le dépérissement progressif de certaines facultés physiques maintient la volonté (ou l'illusion ?) d'une maîtrise mentale que condense l'ultime phrase : « Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts... ».

⁷ « Il m'arrive aussi de trouver trop simple la solution contraire, le néant propre, le vide creux où sonne le rire d'Épicure » (p. 511).

L'image du Centaure (p. 290), mi-homme, mi-cheval, permet au mémorialiste de formuler ce refus de la dissociation âme-corps. Cet emprunt à la mythologie relève d'une troisième forme de pensée, littéraire, transcendant les clivages philosophiques.

L'inconscient

L'autre est aussi celui de la vie psychique inconsciente en tant qu'elle échappe à la maîtrise rationnelle du sujet pensant. Yourcenar tient à distance le freudisme auquel elle reproche ses interprétations réductrices. Elle s'en explique dans un livre, *Les Songes et les Sorts* paru en 1938. Mais c'est sans doute pour mieux élargir l'étendue du continent inconscient qui affleure en chacun de nous. Hadrien note ainsi : « Au plus profond, ma connaissance de moi-même est obscure, intérieure, informulée, secrète comme une complicité » (p. 304). Deux moyens sont alors proposés à la connaissance, l'un, intuitif, de « descente en soi », l'autre, plus intellectuel par la faculté de l'« intelligence à voir de loin et de plus haut [s]a vie » (p. 304).

Le sommeil et le rêve qui l'accompagne sont des moments d'abandon à une richesse qui déborde la vie consciente. Yourcenar y revient deux fois. Évoquant la raréfaction de sa capacité à dormir, Hadrien note le pouvoir miraculeux du sommeil pour remettre en ordre nos fonctions vitales : « la divinité du grand restaurateur tient à ce que ses bienfaits s'exercent sur le dormeur sans tenir compte de lui » (p. 300). A contrario, l'insomnie est « l'obstination maniaque de notre intelligence à manufacturer des pensées, des suites de raisonnements » (p. 300-301). Un fragment de la sixième partie est intégré dans un projet de réédition du livre *Les Songes et les Sorts*⁸. Hadrien y évoque sur un mode légèrement dépréciatif « un monde larvaire et spectral », nous offrant « l'idée des conditions de l'âme séparée du corps ». Le monde du rêve est donc moins riche de sensations que le monde perçu à l'état de veille, ce qui amène à

⁸ *Les Songes et les Sorts*, 1938, fragment publié à titre posthume, dans Marguerite YOURCENAR, *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1991, p. 1529. Le passage de *Mémoires d'Hadrien* repris dans ce livre est le suivant : « Durant certaines périodes de ma vie... dans leurs songes » (p. 512).

« regretter le contrôle exquis des sens et les perspectives réajustées de la raison humaine » (p. 512). Il n'empêche : le narrateur note aussitôt : « je m'enfonce avec quelque douceur dans ces régions vaines des songes : j'y possède pour un instant certains secrets qui bientôt m'échappent ; j'y bois à des sources » (p. 512).

Ce pôle presque tranquille du rêve contraste avec la violence des désirs qu'il peut aussi mettre en jeu et qu'on retrouve dans la légende des Titans vaincus par les Olympiens (p. 392) : « Ces grands captifs du roc et de la vague, flagellés à jamais par un océan sans sommeil, incapables de dormir, mais sans cesse occupés à rêver, continueraient à opposer à l'ordre olympien leur violence, leur angoisse, leur désir perpétuellement crucifié ». Disjoint du sommeil, le rêve des Titans s'apparente au rêve éveillé, autre nom du fantasme et autre porte vers la vie inconsciente.

Comme avec l'image du Centaure, le narrateur Hadrien puise dans l'arsenal de la mythologie pour dire l'altérité du chaos pulsionnel dans son rapport avec la maîtrise rationnelle et leur affrontement incertain tel qu'il se rejoue à l'intérieur de chaque individu.

Dépassement des limites

L'autre peut encore s'appréhender comme transcendance. Débordé par ses désirs, l'homme l'est aussi par sa volonté de s'unir à ce qui le dépasse et lui permet d'approcher le divin. Le narrateur note en ce sens : « Depuis les nuits de mon enfance, où le bras levé de Marullinus m'indiquait les constellations, la curiosité des choses du ciel ne m'a pas quitté » (p. 402). Il multiplie les expériences : « J'ai essayé de m'unir au divin sous bien des formes » (p. 403). Plusieurs de ces expériences touchent encore à l'autre de la nature et de l'univers physique.

L'astrologie est accueillie comme la part nécessaire de l'irrationnel en l'homme et avec une pointe assez rare d'autodérision : « J'ai toujours été l'ami des astronomes et le client des astrologues » (p. 401). Hadrien n'écarte pas l'idée de replacer l'homme dans le grand tout astral mais conserve une distance sceptique. Si l'astronomie permet de prévoir le mouvement des astres, le point que nous occupons « nous paraît un centre », « parce

que par hasard nous nous y sommes trouvés » (p. 402). La contemplation du ciel étoilé lors de la nuit syrienne représente en revanche un moment rare d'élan vers ce qui transcende la vie humaine : « Couché sur le dos, les yeux bien ouverts, abandonnant pour quelques heures tout souci humain, je me suis livré du soir à l'aube à ce monde de flamme et de cristal. Ce fut le plus beau de mes voyages » (p. 402). La vue, le plus intellectuel de nos sens, est le médiateur de cette expérience reliant par la pensée le sujet Hadrien à l'infini de l'univers.

La pensée de la mort est présentée par le narrateur comme le dernier avatar de cette union au divin. Notons toutefois la différence entre l'affirmation qui clôt la troisième partie et la fin du livre. *Tellus stabilita* : « Quelques années plus tard, la mort allait devenir l'objet de ma contemplation constante, la pensée à laquelle je donnais toutes celles des forces de mon esprit que n'absorbait pas l'Etat. Et qui dit mort dit aussi monde mystérieux auquel il se peut que l'on accède par elle » (p. 403). *Patientia* : « Petite âme, âme tendre [...] tu vas descendre dans ces lieux pâles, durs et nus, où tu devras renoncer aux jeux d'autrefois. Un instant encore, regardons ensemble les rives familières [...] » (p. 515). À l'intérêt pour la mort, forme radicale de l'inconnaissable, s'est substitué un ultime regard sur la vie ici-bas.

L'approche de la transcendance par communion avec la nature est liée à l'expérience de deux cultes initiatiques présentés sous un jour antithétique. D'un côté les pratiques mithriaques représentées par le taurobole. L'initiation d'Hadrien a lieu lors de la campagne sur le Danube (p. 326-327) : les « rites barbares » de l'aspersion de l'initié par le sang du taureau sacrifié sont présentés la première fois comme moyen de sceller l'union des troupes confrontées à la mort au quotidien. La scène se répète quand Antinoüs subit à son tour l'initiation, mais le ton du narrateur devient réprobateur « le dégoût me prit à la gorge, et l'horreur de ces cultes souterrains et louches » (p. 425). Hadrien décide alors d'interdire ce culte. Plus heureuse apparaît l'initiation aux fêtes d'Éleusis appelées mystères, au cours desquelles était célébrée Déméter, déesse de la Nature : « J'avais entendu les dissonances se résoudre en accord ; j'avais pour un instant pris appui sur une autre sphère, contemplé de loin, mais aussi

de tout près, cette procession humaine et divine où j'avais ma place, ce monde où la douleur existe encore, mais non plus l'erreur» (p. 400). On retrouve les mystères d'Éleusis évoqués sur le même ton élogieux dans la quatrième partie (p. 407-408).

Une limite à ne pas franchir dans cette union avec la nature est donc celle qui récuserait la part d'humanité spécifique de l'homme au sein du grand Tout. C'est ce qu'exemplifie la séquence du brahmane dont Hadrien rapporte sur un ton distancié l'immolation par le feu (p. 397) : « ses méditations l'induisaient à croire que l'univers tout entier n'est qu'un tissu d'illusions et d'erreurs ». Le brahmane veut rejoindre « la sphère du divin pur » ; à cette forme extrême de l'expérience transcendante, Hadrien oppose une immanence liée à la présence physique au monde. En ce sens il affirme un peu plus loin avoir voulu « favoriser le sens du divin dans l'homme, sans pourtant y sacrifier l'humain » (p. 414).

Le sujet pensant l'altérité du corps, s'en tient donc à une hésitation poétique. Dans son rapport physique au monde, il balance entre la transgression et l'équilibre, entre un vague panthéisme et un attachement à l'existence humaine teinté d'immanence. La transgression est décrite comme ambivalente : enrichissement du moi par ses dimensions non rationnelles, menace de dissolution dans l'informe. On retrouve ce balancement dans le rapport qu'Hadrien noue sous différentes formes avec les autres hommes.

Le sujet Hadrien et les autres

Le rapport se décline sur les trois plans de la politique, de l'érotique et de la culture comme œuvre d'autrui.

Tellus stabilita ?

Le juste exercice du pouvoir : telle est l'image politique que l'empereur mémorialiste s'attache à faire ressortir en concédant quelques zones d'ombre. L'équilibre recherché est le fruit d'une maîtrise progressivement affirmée, qui substitue dans le rapport aux autres les formes d'entente raisonnée aux pratiques de domination violente. Le titre de la troisième partie « *Tellus stabilita* » représente-t-il le fin mot de cette politique ou un simple objectif

teinté de propagande comme le suggère en abîme cette remarque de la page 390 : « Et ces petites statuettes d'argile à un sou qui ont servi à la propagande impériale : *Tellus stabilita*, le génie de la Terre pacifiée » ?

À l'échelle de l'empire, la politique d'Hadrien rompt avec celle de son prédécesseur Trajan en posant une limite à l'entreprise de conquête, ce qui n'empêche pas le nouvel empereur de continuer à mener des guerres contre les provinces jugées séditeuses (en Égypte, contre les Sarmates ou contre les Parthes). Le symbole le plus frappant de cette mesure est le *limes* : dans l'île de Bretagne (Grande-Bretagne). Hadrien fait édifier un mur afin de séparer la partie sud, intégrée à l'empire, de la partie nord jugée incontrôlable. Le « temple au dieu Terme » (p. 393) édifié sur ce rempart en redouble la signification. Ce contrôle raisonné d'un Empire circonscrit repose sur une politique habile d'assimilation partielle des zones conquises, s'appuyant sur le développement de corps auxiliaires respectant une part de l'identité des autochtones.

Loin s'en faut, pourtant, que le rapport à l'ennemi, au Barbare, soit tout entier gouverné par la raison. Un passage de la deuxième partie évoque l'identification troublante aux guerriers tués au combat : les fantassins daces « que j'écrasais sous les sabots de mon cheval », les « cavaliers sarmates abattus plus tard dans des corps à corps où nos montures cabrées se mordaient au poitrail » (p. 327). Cette identification comporte une part d'hommage et de reconnaissance : le je narrateur, par la pensée, peut devenir l'autre. Mais ce qui semble s'énoncer ici est aussi de l'ordre de la fusion érotique, préfigurant certains aspects de la relation amoureuse qui va mêler érotisme et mort.

Dans son rapport aux ennemis de l'Empire, Hadrien donne des signes de maturité dominants : le portrait presque élogieux d'Osroès, roi des Parthes dépasse le rejet simpliste du barbare, jouant au passage de l'oxymore : « J'étais aux prises avec un barbare raffiné, parlant grec, point stupide, point nécessairement plus perfide que moi-même » (p. 396). Lors des négociations de paix entreprises avec ce dernier, Hadrien va jusqu'à occuper mentalement la place de l'autre : « je m'imaginai devenu Osroès marchandant avec Hadrien » (p. 396). Il s'agit de s'enrichir par l'accueil de l'autre

dans ses différences en envisageant que la civilisation ne s'arrête pas aux bornes de l'Empire.

Le rêve d'une « souveraineté olympienne » (p. 370) semble toutefois ébranlé par l'épisode de la violente répression des zélotes, en Judée (p. 467). Ayant d'abord refusé le triomphe comme expression déraisonnable (p. 366), Hadrien consent ensuite à en recevoir les honneurs : « Rome m'avait préparé un triomphe, que cette fois j'acceptai » (p. 482). Cette « discipline auguste » annoncée dans le titre de la cinquième partie relève de l'apprentissage et de l'effort, toujours à redéployer pour atteindre à la noblesse impériale. Elle suggère aussi l'écart entre l'objectif et sa réalisation.

Au plan intérieur, Hadrien se veut encore le pacificateur, mais concède sa part d'ambition, dans la phase de conquête du pouvoir, qui précède celle, plus apaisée, du bâtisseur et du législateur. Ainsi de la liquidation des comploteurs opposés à son adoption par Trajan : Hadrien laisse agir Attianus qui fait assassiner Lucius Quiétus et trois autres conjurés, évoquant la « vague de terreur » qui s'en suivit (p. 362). Contre l'idéalisation de son propre rôle politique, Hadrien reconnaît une pointe de tricherie (sorte de machiavélisme anticipé), lorsqu'il admet que le testament de Trajan a pu être falsifié : « la fin, ici, m'importait plus que les moyens » (p. 357). De même, il se débarrasse des opposants à l'adoption d'Antonin et de Marc-Aurèle : Servianus apparaît comme le prototype de l'Autre jaloux et malfaisant qu'il est juste de neutraliser.

Hadrien se révèle un administrateur efficace. La troisième partie évoque le bâtisseur et l'urbaniste, entreprenant l'édification de monuments publics pour le bien de tous. Le législateur fait frapper les monnaies de son règne de ces trois principes : « *Humanité, Liberté, Bonheur* ». Il s'attache à réformer les lois en ce sens : « Le moment semblait venu de réévaluer toutes les prescriptions anciennes dans l'intérêt de l'humanité » (p. 374). Il se préoccupe de la condition des femmes et des inégalités sociales (p. 375-376). La loi fait office de médiateur entre les diversités humaines, elle est le garant d'un vivre ensemble. Dans certaines circonstances, Hadrien avoue avoir exercé sans maîtrise de soi la violence de l'homme de pouvoir sur un subalterne : c'est l'épisode du secrétaire éborgné

(p. 466). Dans d'autres, il sait faire preuve de mansuétude, pardonnant à un esclave qui a voulu le tuer, après l'avoir désarmé (p. 374). Observons toutefois une limite de ce despotisme éclairé : Hadrien, en homme de l'Antiquité, s'insurge contre les aspects les plus blessants de l'esclavage sans envisager de mettre fin à cette servitude en dehors de la pratique exceptionnelle de l'affranchissement.

Si le dirigeant politique parvient à régner en faisant triompher la raison sur la force, il n'en va pas de même de l'homme privé en proie aux passions.

Altérité dans l'amour ?

La pratique de l'Érotique met en lumière un rapport plus problématique à l'altérité. Hadrien déclare pourtant, p. 295 : « Toute démarche sensuelle nous place en présence de l'Autre ». Cette affirmation mérite d'être confrontée au texte et à la diversité des expériences rassemblées sous l'étiquette érotique.

L'expérience amoureuse met en jeu le corps de l'autre, objet de plaisir. Les deux sexes y ont leur part, inégale. La multiplication des expériences donne lieu à des liaisons sans conséquences teintées d'un léger mépris, plus marqué pour les femmes (frivoles et préoccupées d'artifice : leur maquillage).

Une exception est faite pour Plotine, l'épouse de Trajan, avec qui Hadrien noue une amitié profonde, faite de complicité spirituelle. Mais le rapport à Plotine reste incomplet. C'est le commerce de deux âmes sans implication du corps. Quant à Sabine, l'épouse d'Hadrien, ni le corps ni l'âme n'entrent dans une relation cantonnée aux apparences d'une union officielle. Elle représente une sorte de contre-point de l'amour.

La grande aventure amoureuse se cristallise sur la figure d'Antinoüs et se trouve placée au cœur du livre dans sa quatrième partie, *Saeculum aureum*. Cette fois, l'âme et le corps sont de la partie. Pourtant, avant et après cette liaison, Hadrien ne laisse pas de s'intéresser à d'autres figures de jeunes hommes, qui font office de doubles plus ou moins dégradés : Lucius, Celer, Diotime. On peut y ajouter une figure de femme, la jeune maîtresse qui se détache des relations féminines sans intérêt (p. 336). Si l'on regarde de plus près

l'évocation de cette femme différente des autres et la description d'Antinoüs (p. 404-405), on est frappé par les similitudes qui relativisent l'idée d'un objet d'amour unique. « Elle était à la fois plus fine et plus ferme, plus tendre et plus dure que les autres » (p. 336) ; « Je m'émerveillais de cette dure douceur » (p. 405). « J'ai toujours goûté la beauté des chevelures » (p. 336) ; « je retrouve une tête inclinée sur une chevelure nocturne » (p. 406). L'un et l'autre présentent un côté puéril : « moue d'écolier » (p. 336) ou « moue boudeuse » (p. 406). On a affaire à deux figures reliées à la nature par la métaphore : la chevelure de la femme évoque « la grappe de raisin des vendanges ou l'aile » (p. 336) ; le garçon est « ce beau lévrier avide de caresses et d'ordres » (p. 405). Entre les deux existe néanmoins une différence de degré. Antinoüs doté d'un nom et d'un passé fabuleux qui l'assimile à l'Arcadie des anciens Grecs tient une place incomparable dans l'économie du récit. La passion qu'il inspire l'arrache à la catégorie des attachements purement sensuels.

L'appréhension du divin dans l'autre se teinte pourtant de la même ambivalence évoquée plus haut : « Je n'ai été maître absolu qu'une seule fois, et que d'un seul être » (p. 405-406). Hadrien rend ainsi hommage à son adorateur, doté d'un dévouement extraordinaire, mais cet excès implique par avance qu'Antinoüs s'apprête à faire le sacrifice de sa personne. De fait l'intensité passionnelle de la relation se teinte de sadomasochisme. Hadrien force Antinoüs à fréquenter les courtisanes en sa compagnie, il l'entraîne dans un processus de dépravation. L'autre manifestation de cet extrémisme de la passion est la chaîne des sacrifices : Hadrien tue un lion pour sauver Antinoüs lors d'une chasse en Égypte. L'exécution de l'animal porte la passion à son paroxysme, poussant ensuite Antinoüs à sacrifier son faucon avant de se sacrifier lui-même.

Dans le rapport à Antinoüs, la véritable expérience d'altérité semble intervenir après la mort de ce dernier qui confronte Hadrien à la séparation et l'amène à changer. Le choix du suicide, plutôt réprouvé dans la scène du brahmane, finit par être envisagé. Mais le suicide serait encore un indice de mélancolie aiguë. Un travail de deuil semble s'esquisser, en lien avec l'inscription de la figure de l'aimé dans la mémoire collective, à travers les monnaies et

monuments qui lui sont consacrés. La divinisation d'Antinoüs reste néanmoins ambiguë : le culte relève à la fois de l'*hubris* (la démesure du sentiment privé renvoie à un sujet omnipotent) mais il est aussi la contrepartie de la divinité naguère acceptée pour soi : cette réversibilité différée élève l'Autre au même niveau que soi.

Le culte d'Antinoüs va par ailleurs se fondre parmi les cultes antiques dont Hadrien tient à entretenir la diversité.

L'autre culturel

Par l'altérité des cultures, et des œuvres d'art, Hadrien trouve de quoi dépasser les tensions et contradictions inhérentes à sa pratique politique et érotique.

La lecture joue un rôle déterminant dans la formation identitaire : « Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté pour la première fois un coup d'œil intelligent sur soi-même : mes premières patries ont été des livres » (p. 310). Hadrien sera fondateur de bibliothèques à Athènes et à Rome. On peut noter le rôle d'intercesseurs joué par les amis, plutôt que par les parents ou éducateurs. Les amis : une figure de l'Autre choisie, débarrassée de tout contact sensuel. Avec Plotine, Hadrien partage l'épicurisme, avec Arrien, la connaissance du stoïcisme, le confident Chabrias, « platonicien frotté d'orphisme » (p. 411) lui ouvre encore un autre domaine. La connaissance des différents systèmes et le refus de s'enfermer dans aucun d'entre eux inscrit une forme de scepticisme dans le profil identitaire de l'empereur.

Il est aussi grand voyageur, ce qui est encore une façon de se confronter aux mœurs d'autrui : le voyage est « cette secousse sans cesse donnée à tous les préjugés » (p. 381). Sur les traces de ceux qui ont aimé parcourir la terre – Pythagore, Platon (p. 382) – il se sent « étranger partout », isolé « nulle part » : l'étrangéité est un moyen de mieux s'assimiler quelque chose de la pensée de l'autre en maintenant la conscience de sa différence.

Cet intérêt pour les autres cultures ne va pas sans l'affirmation de préférences et de quelques rejets. On relève par exemple la curiosité pour la culture égyptienne et pour l'orient mais Rome et Athènes représentent au sein de cette diversité la quintessence de l'humain. « C'est en latin que j'ai administré l'empire ; [...] mais

c'est en grec que j'aurai pensé et vécu » (p. 312). À l'opposé, on remarque le traitement négatif de l'hébreu, « langue de sectaires, si obsédés par leur dieu qu'ils ont négligé l'humain » (p. 312). Cette condamnation procède d'un humanisme laïc et rationnel, fondé sur la défiance vis-à-vis de « toute intransigeance ou de tout rite farouche » (p. 372). Elle n'en a pas moins partie liée avec la violente répression de la révolte de Judée portée plus haut au passif politique d'Hadrien.

Au sein du grand ensemble culturel, ce sont sans doute les œuvres d'art, spécialement les œuvres littéraires, qui jouent un rôle décisif dans la formation de la personnalité. Elles représentent en effet tout l'éventail de l'humain, le conflit de la pensée et du corps, de la jouissance et de ses limites. À la fin de ses *Mémoires*, Hadrien reçoit un secours particulier de l'évocation par Arrien de sa visite à l'île d'Achille. À travers l'histoire fictive d'Achille et de Patrocle, il peut donner forme à sa propre aventure passionnelle. Cette reconnaissance contraste avec le rejet dédaigneux dont il fait preuve antérieurement lors d'un pèlerinage en Troade. Il avait alors traité par la moquerie l'émotion de son compagnon devant la tombe de Patrocle (p. 424).

Enrichi de cette expérience hautement diversifiée, Hadrien serait-il l'homme complet, celui qui porterait en lui-même tous les autres ? Condenser dans sa personne à un tel degré l'homme d'action politique et militaire, l'amant, l'homme de culture, en fait un individu exceptionnel, ce qui explique l'intérêt de l'auteur pour cette figure.

Il est difficile de lui trouver des alter ego à sa mesure : dans le système de transmission du pouvoir par adoption, il n'a pas son équivalent. Trajan fut surtout un chef militaire, Antonin, choisi pour successeur, se remarque par son côté débonnaire, Marc-Aurèle, petit-fils adoptif représente l'intellectuel stoïcien, un peu trop désincarné, Lucius, un temps pressenti, n'a pas une santé suffisante et meurt prématurément. Arrien de Nicomédie, le « meilleur ami » d'Hadrien (p. 410) est peut-être le seul à pouvoir tenir ce rôle. Homme d'action et de haute culture, amateur d'art, il est aussi le seul auquel le narrateur cède la parole en intégrant à son discours une de ses lettres.

Hadrien apparaît enfin comme un homme accompli plutôt que comme un homme exemplaire : l'humanisme selon Yourcenar « passe par l'abîme », ainsi que le souligne son commentaire de l'article « Hommage de la France à Thomas Mann » dans la *Chronologie* de ses œuvres rédigée de sa main pour l'édition de La Pléiade⁹. L'abîme : la violence exercée ou consentie sur l'autre, la mort d'Antinoüs ou l'épisode du secrétaire éborgné.

Le récit entrepris par Hadrien permet donc de donner une unité scripturale à une personnalité complexe et traversée de contradictions. Reste à savoir si cette figure condense en elle-même une fois pour toutes l'essentiel de l'humain. La question se repose précisément dans la perspective de l'écrivain auteur du livre.

De Yourcenar à Hadrien

La question du genre littéraire n'est pas secondaire. Elle engage aussi une vision de l'homme et de l'histoire et amène à réfléchir sur la voix d'auteur.

Incertitude générique

Mémoires ou roman : la question déplie un dernier volet de l'altérité. L'appartenance au roman est à la fois gommée et reconnue. L'absence de toute intrusion d'auteur peut donner au lecteur l'illusion qu'il lit de vrais mémoires conjugués à la forme épistolaire. Deux écritures adossées à un contrat d'authenticité. L'importante documentation érudite donne au récit son assise historique et participe de cette illusion. Il s'agit bien pour Yourcenar d'écrire un discours le plus ressemblant possible à ce qu'aurait pu être la voix d'Hadrien, y compris, comme l'indiquent les « Carnets de notes », en s'appuyant sur les quelques fragments écrits par l'empereur, fragments susceptibles de donner le ton.

Mais il s'agit d'un jeu et de mémoires fictifs. Selon les spécialistes du roman, pénétrer dans les pensées d'autrui est le

⁹ Marguerite YOURCENAR, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", [1982] 2005, p. XXV.

propre de la démarche du romancier¹⁰. Ce que confirment les deux textes placés à la fin : la *Note* contemporaine de l'écriture et les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » publiés en 1952. D'abord qualifié d'Histoire reconstituée « du dedans » ou de « Portrait du Prince », *Mémoires d'Hadrien* est ensuite apparenté clairement à la catégorie du « roman historique » (p. 527)¹¹. Le livre sera repris dans le volume *Œuvres romanesques* de l'édition de La Pléiade dont l'auteur est en même temps le maître d'œuvre principal.

Oublier Yourcenar et la démarche romanesque, c'est penser qu'on peut confondre deux sujets, deux actes d'écriture, fictif chez l'un et réel chez l'autre, au nom d'une similitude ou d'une participation totale de l'un à l'autre. En un sens, Yourcenar a alimenté cette illusion en raison de sa propre conception de l'humanisme.

Identité humaine intemporelle

Le rêve d'une essence humaine transcendant les écarts temporels est en effet un de ses motifs favoris. « Tout être qui a vécu l'aventure humaine est moi », lit-on ainsi dans les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » (p. 537). Notons que l'aventure humaine implique les notions de temps et d'action, que partagent le genre des mémoires et celui du roman. Pour penser ce substrat intemporel, la romancière s'attache spécialement au corps : « La substance, la structure humaine ne changent guère. Rien de plus stable que la courbe d'une cheville, la place d'un tendon, ou la forme d'un orteil » (*CNMH*, p. 529)

Revenant en 1972 sur la question du discours prêté au personnage du roman historique, Yourcenar concède l'impossibilité de faire parler Hadrien de façon véridique sur le mode de la conversation orale¹². Ce qui est encore envisageable pour *L'Œuvre*

¹⁰ Dorrit COHN, *Le propre de la fiction*, [1999], Paris, Le Seuil, 2001.

¹¹ Sur les difficultés de la caractérisation générique de cette œuvre, voir dernièrement l'article de Bruno BLANCKEMAN, « Le déni du "roman historique" », *Bulletin de la SIEY*, n° 35, 2014, p. 25-40.

¹² « Ton et langage dans le roman historique », in *Le Temps ce grand sculpteur*.

au noir, à grand renfort d'enquête lexicographique, ne l'est plus à près de vingt siècles de distance. Qu'importe, Yourcenar recourt au procédé du style togé. Le discours d'Hadrien sera démarqué des grands orateurs de Rome : « Le style *togé* conservait à l'empereur la dignité sans laquelle nous n'imaginons pas l'antique, à tort certes, et pourtant avec une ombre de raison, puisque la dignité a été jusqu'au bout l'idéal de l'homme de l'Antiquité : César mourant arrangeait les plis de sa toge »¹³. C'est donc l'idéal antique qui représenterait cette essence humaine. La multiplication des clausules en forme de maximes, le style cadencé sont quelques-unes des marques de ce style togé.

Comprise ainsi, l'écriture de soi prêtée à Hadrien peut devenir celle de Yourcenar s'assimilant la pensée humaine en reconstituant la pensée de l'empereur. Elle renoue avec le « souci de soi », développé notamment par les Stoïciens et analysé par Michel Foucault dans ses *Écrits*. La culture assimilée deviendrait selon ce dernier un « corps écrit ».

Différents facteurs facilitent la projection du sujet Yourcenar dans son personnage : Hadrien, quand bien même il serait sans descendance familiale, représente une figure idéalisée de père pour tous ses sujets et pour le destinataire impliqué dans la forme épistolaire du discours. Dans les trois volets de son autobiographie, Yourcenar accorde une place très importante à son propre père dont les pensées, comme celles d'Hadrien, sont explorées de l'intérieur. La bisexualité rapproche aussi Hadrien et Yourcenar qui en proposa un traitement romanesque dans *Le Coup de grâce* (1938). La dédicace « à G. F. », l'amie Grace Frick, dans les « Carnets » fait allusion à cet arrière-plan personnel. La similitude des moments historiques joue également. Le monde dans lequel évolue Hadrien intéresse tout particulièrement la romancière qui emprunte à

¹³ « Ton et langage dans le roman historique », *EM*, p. 294. Sur le genre togé voir Remy POIGNAULT, « L'*oratio togata* dans *Mémoires d'Hadrien* », *Marguerite Yourcenar. Écriture, réécriture, traduction*, Tours, nov. 1997, Tours, SIEY, 2000, p. 49-63, repris dans *Lectures de Marguerite Yourcenar Mémoires d'Hadrien*, Bruno BLANCKEMAN éd., Rennes, PUR, 2014, p. 53-66.

Flaubert une phrase pour le condenser : « Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été » (*CNMH*, p. 519). L'homme seul, privé des dieux, fait écho à l'homme prenant ses distances vis-à-vis des idéologies : dans l'après-guerre, Yourcenar déploie son écriture à contre-courant des engagements d'un Sartre. À travers la figure d'Hadrien, elle rêve d'un pacificateur qui pourrait venir d'Outre-Atlantique. « Les Nations Unies, à ce moment-là, cela comptait. Enfin, on pouvait imaginer un manipulateur de génie capable de rétablir la paix pendant cinquante ans, une *pax americana* ou *européana*, peu importe » (*YO*, p. 158). Derrière cette superposition des époques on voit se profiler un modèle cyclique de représentation de l'histoire humaine, possible comme tous les modèles, mais discutable.

Car ce rêve d'identité, par-delà les époques, est aussi ce qui tend à rigidifier le texte. On peut se demander si l'image de la momification du corps d'Antinoüs, présentée comme illusion de conservation à l'identique de l'autre, n'est pas la discrète mise en abîme de ce problème.

Dédoublement du sujet

L'altérité est par ailleurs maintenue en lien avec la dimension romanesque de la fiction. Dans la fiction romanesque, le personnage *est* et *n'est pas* l'auteur. La similitude partielle de l'identité de caractère s'allie à la non-identité de personne. Similitude et différences sont condensées dans les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » : « Grossièreté de ceux qui vous disent : "Hadrien, c'est vous". Grossièreté peut-être aussi grande de ceux qui s'étonnent qu'on ait choisi un sujet si lointain et si étranger » (p. 536).

Donc, derrière la voix d'Hadrien, on peut aussi s'essayer à écouter la voix de Yourcenar comme une autre voix. Plusieurs indices permettent de l'entendre.

Sous certaines phrases perce le décalage entre les époques. Ainsi de ce passage sur les embouteillages dans Rome : « Je fis réduire le nombre insolent d'attelages qui encombrent nos rues, luxe de vitesse qui se détruit de lui-même, car un piéton reprend l'avantage sur cent

voitures collées les unes aux autres le long des détours de la Voie Sacrée » (p. 368). Permanence de l'homme en proie aux tracasseries de la civilisation ou phrase inspirée par la mutation du rapport de l'homme moderne à l'espace et au temps¹⁴ ? Dans le même sens, le style togé, accompagné par les titres et certaines citations en latin, peut être ressenti par le lecteur contemporain, non comme intemporel, mais comme décalé par rapport au français d'aujourd'hui. De même encore, quand l'empereur qualifie les juifs et les chrétiens de « sectes », cette terminologie, adaptée au regard d'un empereur romain du II^e siècle, apparaît datée au lecteur moderne.

L'extralucidité d'Hadrien est également un indice du décalage entre le répertoire culturel de l'empereur et celui de son auteur : « J'envie ceux qui réussiront à faire le tour des deux cent cinquante mille stades grecs si bien calculés par Ératosthène, et dont le parcours nous ramènerait à notre point de départ » (p. 323) Sans doute les calculs effectués par Ératosthène sont-ils singulièrement en avance sur leur temps – en homme de grande culture, Hadrien est censé les connaître –, mais l'intensif « si bien » renvoie plutôt à l'étonnement admiratif d'un esprit contemporain, instruit des travaux de l'astronomie moderne et ainsi en mesure d'apprécier la justesse des calculs effectués par ce précurseur.

L'intertextualité joue aussi parfois sur le décalage temporel. Le troisième chapitre de *Tellus stabilita* s'ouvre sur un demi-alexandrin pris dans *Sertorius* de Corneille (III, 1) : « Rome n'est plus dans Rome ». La citation non démarquée comme telle dans le texte, et pour cause, fonctionne comme un clin d'œil de Yourcenar à son lecteur de l'époque moderne. D'autres intertextes affleurent, ici et là. On a vu plus haut l'allusion à Machiavel. Ajoutons cette phrase démarquant le stoïcisme avec lequel Hadrien (et Yourcenar) dialoguent : « La méditation de la mort n'apprend pas à mourir »

¹⁴ Voir à ce sujet Evert VAN DER STARRE, « Entre roman et histoire », *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Simone et Maurice DELCROIX éd., Tours, SIEY, 1995.

(p. 510), réécriture du titre d'un essai de Montaigne¹⁵. Autre exemple plus discret et détectable seulement par une lecture élargie à d'autres œuvres, le propos suivant : « "J'ai vu la lune courir dans les nuages des cieux barbares". Où que cette phrase prêtée à Hadrien ait été plus tard écrite, elle a été pensée là ». Ces lignes sont extraites de *Quoi ? L'Éternité*, troisième tome de l'autobiographie de Yourcenar, plus précisément du chapitre intitulé « La terre qui tremble 1914-1915 ». On les retrouve en effet presque à l'identique dans le roman, p. 402 : « J'ai *contemplé* la lune courant à travers les nuages des cieux barbares ». Ce que le récit autobiographique publié à titre posthume révèle rétrospectivement est l'écart entre la chose dite et le contenu de pensée qui l'étaye. La phrase se situe dans *Mémoires d'Hadrien* en prélude à l'évocation de la nuit passée à contempler les étoiles (p. 402-403). La connexion entre les deux énoncés alourdit le climat de sérénité attribué à ce moment, parenthèse dans la vie de soldat d'Hadrien.

Jeu littéraire

Sous le propos du mémorialiste Hadrien affleure donc l'écriture littéraire de Marguerite Yourcenar. Le "grain" de cette voix se pare de toute la richesse humaine d'un classicisme culturel qui dissonne dans l'époque moderne. La connaissance, la fréquentation des auteurs anciens, permettent à l'auteur de se fondre dans la voix prêtée à son personnage, mais elle devient aussi objet de méditation pour les lecteurs d'aujourd'hui. À travers les nombreux écrits qui nourrissent cette voix, ce sont autant de personnes éminentes des temps anciens qui contribuent à la formation de la personne moderne. La présence de la langue latine aux côtés du texte français, traduction supposée d'un original dont l'auteur nous précise qu'il n'a pas existé, recrée un effet de perspective temporelle sans doute nécessaire à la formation identitaire par confrontation à l'altérité. Remarquons que dans les grandes éditions contrôlées par l'auteur, notamment celle de La Pléiade, il n'y a jamais de traduction en note de ces fragments en latin.

¹⁵ « Que philosopher c'est apprendre à mourir » (*Essais*, I, XX).

La dimension fictionnelle de l'écriture joue un rôle essentiel pour dramatiser les tensions constitutives de l'humain. L'emprunt au répertoire des mythes et images assume cette fonction pour le personnage d'Hadrien, on l'a vu. Par la mythologie, l'écriture du mémorialiste, assignée en principe à un contrat de vérité, s'enrichit de micro-romans dégagés de cette contrainte. On peut rapprocher cette idée de l'étonnante remarque des « Carnets » : « À de certains moments, d'ailleurs peu nombreux, il m'est même arrivé de sentir que l'empereur mentait. Il fallait alors le laisser mentir, comme nous tous » (p. 535-536). Fiction et mensonge sont les deux faces de la non-transparence du sujet que seule la littérature est peut-être à même d'approcher. Quelque chose de similaire se retrouve dans la dimension fictive de l'écriture romanesque.

La voix d'auteur de l'écrivain Yourcenar ne serait pas tout à fait elle-même sans cette dualité générique.

La question de l'Autre sous toutes ses formes est donc liée à l'élaboration d'une identité personnelle. Plus largement elle engage à une réflexion sur l'humain, sur l'histoire et le temps.

Qu'il s'agisse de l'empereur Hadrien ou de la romancière Yourcenar, l'Autre place le sujet humain face à ses contradictions. L'humanité la plus profonde ne réside pas dans une construction rationnelle mais dans le va-et-vient entre ce besoin de raison universelle et un franchissement des lignes. L'altérité met en lumière le rôle essentiel de la frontière, frontière entre les genres littéraires, entre les êtres, entre le moi et le monde sensible. La transgression des limites, dans toute son ambivalence, permet d'appréhender cette espèce protéiforme, l'homme.

La question de l'humanisme est aussi celle de l'histoire et du temps. Deux conceptions apparaissent ici en tension, celle d'un humanisme transcendant les différences d'époques historiques, conception articulée à une vision cyclique de l'Histoire. L'autre, plus discrètement représentée mais néanmoins présente, suppose une évolution plus ouverte articulée à des formes rémanentes. Notre humanité, vue sous cet angle, apparaît plus fragile mais non moins précieuse.

Il revient à la littérature et à la fiction de nous permettre d'articuler toutes les dimensions de l'Autre. C'est à elle que recourt l'empereur pour saisir la multiplicité qu'il reconnaît au fond de lui-même. Pour que cette investigation opère encore dans l'esprit du lecteur contemporain, il semble nécessaire que le discours littéraire puisse être appréhendé comme jeu intégrant le dialogue des époques et des genres.